

Michel Deguy

Deux chroniques

L'Europe et la grandeur

Repartons de ce que De Gaulle appelait la grandeur. Qu'est-ce que la *grandeur*, ce terme gaullien devenu gaulliste et maintenant un peu ridicule à beaucoup d'autres par le vaste monde, parce qu'ils prennent son évocation pour un cocorico. *Grandeur et idée* allaient ensemble chez cet homme d'État. La grandeur en appelle au principe d'élévation : ce qui élève est bon, ce qui abaisse est mauvais. La grandeur en appelle à la hauteur de vue ; elle marche à la différence entre le haut et le bas, l'ascension et la chute. La « grandeur de la France » *par exemple* c'est ce qui fait (ou faisait...) qu'en politique il n'y a pas de « France-d'en-bas ».

La grandeur – en aucun cas une lubie « française » – est la vraie dimension du monde ; ou, comme disent les philosophes, la vérité de son apérité, de son ouverture. Or c'est l'œuvre, la mise en œuvre ou art, qui peut montrer celle-ci. D'où l'idée primordiale de Malraux à la fois *préculturelle* et inaugurale du Culturel (lequel peut aussi bien refermer qu'ouvrir, c'est notre problème...). Un exemple pour faire entrevoir la différence de la grandeur et des grandeurs qu'on mesure par des unités comme celles de la taille et du poids. La Samothrace est plus « grande » qu'un athlète d'Arno Brecker ou de Staline ; l'art roman plus « grand » que le Kolossal du 3^{ème} Reich, ou Vermeer plus grand qu'un Meissonnier... La comparaison, dite jugement de goût, qui pressent l'incomparable, se guide sur une *mesure* tout autre que la métrique, la quantitative... La grandeur *peut monter* au sublime...

Bien sûr la grandeur est aussi fonction des grandeurs quantifiables. Et en politique les problèmes sont *immédiatement* économique-sociaux, c'est-à-dire tout *de suite après*... ou « pas d'abord ». Et c'est le *pas d'abord*, appelé *a priori* par les philosophes, qui nous intéresse.

Il s'agit de l'Europe comme grandeur... dans son rapport avec le monde et le nouveau monde, que sa « mondialisation » ultime menace d'émondation et d'immondation (ou si vous préférez, d'immondicité, ce mot employé une fois par Victor Hugo).

L'Europe est bien sûr sous mille aspects quantitatifs *plus-petite-que* et *plus-grande-que*. Mais la grandeur de l'Europe, c'est « *d'abord* » de s'élever à la hauteur (à la *mesure*) de la grandeur du monde et du monde nouveau, de chercher si l'humanité (terme qui désigne *et* le Très-Grand-Nombre *et* « l'Idée ») *peut* demeurer dans ce rapport à la dimension lumineuse du monde et d'un monde mondialisé réunissant tous ses mondes... « Nous nous sommes toujours fait une certaine IDÉE de l'Europe »... qu'il faut conserver *et* transformer, par exemple en emportant et transportant, en élevant à une neuve puissance ses « Lumières », qui étaient, justement, en rapport avec l'ouverture réciproque du monde et de l'humanité.

L'Europe n'est pas le tombeau de la ci-devant grandeur nationale comme le croient les « souverainistes », mais la matrice d'une re-naissance à la hauteur trans- et suprana-

tionale. Pour une entité il ne s'agit pas de *devenir ce qu'elle est*, selon l'antique formule, mais ce qu'elle *peut* : d'entrer dans sa possibilité. Alors nous rencontrons deux murs infranchissables à renverser :

1. Car nous vivons toujours dans le *temps du mépris*. Le seul mur irrenversable qui sépare les nations européennes les unes *des autres et de l'Europe*, et donc *isole* chacune, c'est celui de l'ignorance et de la haine réciproque des vernaculaires. Et puisque le mot de *vulgaire* désigne et la langue maternelle et l'idiosyncrasie populaire d'une nation, disons : le dégoût réciproque des *vulgarités*, leur imperméabilité, concocte, fermente le renâchement *antieuropéen*, anti-, ou an-, européen. La profonde vulgarité ne caractérise pas une seule classe sociale, « la basse », mais toutes parce que tout *natif* : c'est le privilège de l'idiomaticité, la cécité narcissique de toute nationalité, la popularité, la nativité. Un seul exemple pour aller vite, mais réciproquable et généralisable : la vulgarité britannique, épaissie *chaque jour* (daily...) par l'idiote et nauséabonde presse Murdoch (qui relèvera du tribunal de l'histoire à défaut des tribunaux de ce temps) couvre la France d'*immondices*. Qu'on m'entende : cet exemple non caricatural est réciproquable et généralisable : ou *le racisme de voisinage* disparaîtra, ou l'Europe n'aura pas lieu... autrement qu'en zone de libre échange ; autrement dit l'Angleterre aura gagné, si ce n'est déjà fait. Pour l'Europe la monnaie « unique » n'est pas la seule condition. Il y faudra, et vite, un parler commun (qui ne pouvant être ni l'anglais ni le français, doit être l'espagnol ou l'allemand ; donc l'allemand ET l'espagnol. Plus, pour chacun, sa maternelle ; et l'anglais de toute façon pour la mondialisation. Cela fait quatre langues pour tout enfant ; obligatoires.) Et il faut un « grand récit » intertraductible commun, à enseigner partout, beaucoup et sans attendre ; une Histoire de l'Europe lisible ensemble. Des monuments et des fêtes communes. Un exemple : Kant étant le Moïse de l'Europe, sa ville doit retrouver son nom, Königsberg, et devenir une des capitales spirituelles (on dit « culturelles ») de l'Europe.

2. Le deuxième mur : l'intérêt que nous appelons « bien compris » est essentiellement distinct de « mon » intérêt. Par conséquent : si *nous* ne *pouvons* plus *vouloir* que ça aille mieux *pour* d'autres à *nos* dépens, il n'y a plus de politique.

Quand les vases communiquent, l'un descend parce que et POUR que l'autre monte. Si nous ne sommes pas capables de vouloir un intérêt plus commun qui serve *leur* intérêt plus que le nôtre, toute politique européenne est entravée, et s'il y en a une, elle ne peut pas ne pas être mensongère. Il n'y a pas à « expliquer » le principe. Il y a à le dire. Un chef doit faire voir et faire admettre : discours churchillien – et non blairiste, bien sûr. Mais quand on voit, en fait de vases communicants, que la météo, cette propagande triquotidienne de l'humeur nationale, est, ici, tellement hexagonale que sa *carte* amputée ne fait pas même circuler la pluie et le vent au-delà des frontières – on se dit que pour l'air européen ça n'est *pas encore* parti...

Conséquence : la Turquie, géopolitique, et à échelle de siècles, est proche ; sa proximité doit être attachée à cette partie du monde : l'Europe, qu'elle a d'ailleurs engendrée mais sous un autre nom qu'il faudrait réveiller.

Les trois monothéismes doivent entrer dans leur indivision, leur similitude à échelle d'humanité. La Turquie, première à avoir laïcisé un espace islamique, montre le chemin.

La Turquie elle-même est double. D'une part elle est gréco-romano-byzantine ottomane, matrice de l'Europe ; d'autre part dans sa profondeur « anatolienne » et par son Est, elle est « barbare » au grec, « turkmène », islamique, autre... Ce mixte en fait une médiatrice entre l'Europe et son dehors éternel. Elle peut prendre la double nationalité

et donc acquérir l'européenne pour cette fonction de drogman, de catalyseur, de médiateur aux marches du monde arabe et asiatique. Vers le sud elle joue un rôle de relieuse entre Israël et l'Europe.

L'Angleterre ne veut pas de l'Europe ? Mais la Turquie en veut. Peut-être gagnerait-on au change ? L'Anglais ne désire pas l'Europe – sauf pour ses vacances au soleil. Le Royaume, uni seulement à lui-même, a enfanté les États-Unis ; il est si fier de son énorme progéniture qu'il préférera toujours sa descendance, le bavardage en famille. La politique commanderait de laisser les Anglais à leur privilège, à leur propre et à ses propriétés, et de faire entrer la Turquie comme un roi mage qui n'a pas que des trésors...

– Ça va nous coûter cher ?

– Oui ; il faut le dire, le vouloir. L'Europe ne se fait pas seulement pour le niveau de vie, et pas seulement pour le nôtre, mais pour *le leur*.

Rien n'est moins gaullien, donc, que notre actuel gouvernement dont un des membres déclarait que « la politique n'a pour finalité que le social ». Aucunement. Toute la pensée *libérale* même, avec Hannah Arendt par exemple, pense le contraire : si la politique laisse le social absorber puis engloutir le politique, alors il n'y a plus de politique.

Janvier 2004

Les animaux malades de la piste

La Land-Rover dans une rue de Paris est une incongruité, une insolence, une insulte. La Land-Rover, la grande Land-Rover, j'allais dire l'immense Land-Rover en Afrique du Sud est un artefact prodigieux, un grand coup du génie humain ; dont je voudrais ici esquisser un portrait et la fable pour introduire à l'Afrique australe d'un biais « médiologique ». *Immense*, mon qualificatif est ici placé en hypallage, parce qu'il se déplace de l'immensité terrestre africaine, ci-devant naturelle, de savane ou de « bush », au chef d'œuvre technique appelé « Land-Rover » qui permet de parcourir celle-ci, de la *mesurer*, précisément *comme* la mer le fut par et pour le navire grec et latin, dont la poésie faisait « tautégoriquement » l'éloge topique. Le bateau est « immense » parce qu'il affronte, traverse, mesure l'immensité marine. *Péras apeïron diôkei*, selon Platon.

Vous l'entendez, je prends un point de vue « médiologique » sur l'Afrique du Sud, je salue donc Régis Debray. Qu'est-ce à dire ? Pas d'Afrique australe sans Kruger Park, l'immense « réserve » par où vont bientôt même s'indiviser davantage le Mozambique, le Zimbabwe, le Botswana et l'Afrique-du-Sud, si on en croit le projet politique rapporté par les journaux. Et pas de Park Kruger sans la Land-Rover : façon de dire les choses que Debray nous a appris à tenir pour « médiologique ». On appelle *Lodge* le camp plus ou moins retranché, le logement, petit ensemble des huttes protectrices, où les visiteurs, naguère les chasseurs, maintenant les touristes dont le *safari* est devenu photographique, s'anuient à l'écart des grands animaux – spécialement des « cinq grands », lions, léopards, éléphants, rhinocéros et buffles (auxquels on adjoindra volontiers, tant ils sont visibles, girafes et zèbres, hippopotames et crocodiles, koudous et autres pachochères –

avant qu'ils s'aventurent, si l'on ose encore dire, dès l'aube à bord de la grande Land-Rover, puis au crépuscule, jusqu'à presque toucher les splendides bêtes.

Pas de Parc sans lodge, pas de vie du lodge, ni de sens au lodge, sans la Land-Rover. Mon propos n'a pas le temps de faire les différences, pourtant indispensables, entre les réserves privées et le *National Park*, ni d'échantillonner, comme fait l'agence de voyage, le luxe des divers lodges au gré des convoitises et des budgets des touristes.

Finalement tout le monde s'embarque dans la Land-Rover. Comme les hommes de la caravelle ou de la baleinière recrutés par le commandant qui doit bien rassembler *indifféremment*, toutes nationalités confondues en un *équipage*, les criminels et Billy-Bud, les blonds et les marrons, les lâches et les forts, hispano-lusitano-anglo-franco-phones, tous les allophones, voire allophobes – ensemble.

La Land-Rover exigerait maintenant la minutieuse description de ses traits d'ingénieuse ingénierie. C'est une automobile ; une carène sans toit, habile à transporter douze personnes en quatre rangs comme des gradins d'arène, dont le but est de viser, de regarder-voir ce qui est à voir, de tous leur yeux,; de voir ! Devant, première rangée à droite, en bas donc, au volant, le *ranger* professionnel, pilote et capitaine, leader. En avant à la proue sur le capot même, à l'extérieur à gauche, le pisteur, le bush-man, bien entendu un noir autochtone, pareil à la vigie de la baleinière au sommet du grand mat. Vous l'entendez, je ne peux faute de temps donner l'amplification souhaitable à la grande analogie, rectrice ici, du bush et de l'océan, de la Land-Rover et de la nef. La promenade est une sortie en mer, la voiture cabote sans capote parmi les périls, tel le radeau d'Ulysse, jusqu'à l'Ithaque du soir et du lodge. Les monstres sont terrestres, hyènes ou grands charognards ailés, la girafe qui passe au-dessus de nos têtes, broutant les feuilles du troisième étage, l'éléphant qui prostre les arbres devant lui, l'effroi des impalas qui fait frissonner et bondir la savane. Ce ne sont que termitières, arbres et arbustes pourris, renversés, brisés, faisceaux de végétations plus mortes que vives et plus vives que mortes, monceaux d'excréments dispersés.

Le ranger *conduit*, d'une virtuosité stupéfiante, ce mobile puissant *dé* et *surmultiplié*, en piste et hors piste, avalant l'abrupt et le défoncé, dans un craquement d'épineux, contorsionniste disloqué savant à adhérer à tout accident, trous et bosses énormes – auto faite elle-même d'autos, comme s'il n'y avait que du moteur, des roues, des essieux indépendants. Le pisteur léger comme une plume collée au capot, où il se retient par une poignée, scrute, discerne, indique. La Rover s'arrête, moteur éteint, au milieu de la famille du lion. Les deux ou trois autres Land-Rover, des lodges voisins, alertées par les radios de bords, nous ont rejoints. Les lions sont parmi nous et nous parmi eux, on ne sait plus. Nous ne voyons qu'eux, nous semblons ne pas leur apparaître. Les phares ne dérangent pas. Les véhicules sont des monticules, rentrés dans le décor. Nous n'existons pas.

J'ai parlé de *sortie* ; sortie en mer, sortie en terre. C'est la deuxième (ou est-ce la même ?) grande analogie, avec le temps de Cervantès, par où nous sommes encore un peu en lui : la *sortie* est quichottesque. Vous vous rappelez que le seigneur de la Mancha fait des sorties pour combattre les enchanteurs. Désenchantant le monde enchanté, il le réenchante pour nous, lecteurs, le dépeuplant de ses monstres (« entre » Thésée le héros et Beckett le dépeupleur, disons pour aller vite), il le ranime de ses aventures, pas tout à fait encore un animateur culturel (mais, quatre siècles plus tard, un thème pour ceux-ci). Aventures « comiques » parce qu'elles terminent bien, à savoir par la « sagesse retrouvée ».

Ainsi de nous, touristes, ultimes avatars ridicules, un peu quichottesques, un peu san-chopançaesques. Je me rappelle sur la piste nocturne, comme nous regagnions le lodge par la piste sableuse, au tournant, à vingt mètres, soudain, obvie, le grand éléphant noir sous la lune de septembre, piétonnant la même piste, bien décidé. *Ranger* surpris malgré tout, une demi-seconde et marche arrière toute, à vitesse d'éléphant, à reculons à reculons, comme dit Apollinaire, et jusqu'à ce que le monstre tranquille oblique sur sa gauche (le code de la piste est anglophone), fondu dans la brousse. Le vieux rifle, horizontal sous le pare-brise, côté ranger, qui ne quitte pas plus l'équipée que l'aviron la barque, n'aurait pas été de grand usage. Fin de sortie, retour au lodge pour le récit des épiphanies apprivoisées. Je me rappelle un léopard femelle un peu myope à lentes foulées parmi les Rovers... Tant de choses à dire de l'Afrique australe par le biais du lodge (médiolodgie) que je m'arrête. Adieu zèbres, buffles, phacochères. Perrette rentre à Paris.

Septembre 2003